

<https://divergences.be/spip.php?article3886>



Faire face à la lutte pour la mort dans l'Amérique de Trump

- Aujourd'hui - Décembre 2024 - USA, après Trump... -

Publication date: dimanche 17 novembre 2024

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Origine Jacobin

Le libéralisme ne peut pas repousser les menaces de violence politique, de nihilisme ou de fascisme en faisant appel à la seule raison.

<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH267/us-63636.jpg>

Jacob Chansley, également connu sous le nom de "chaman QAnon", crie "Liberté" à l'intérieur de la chambre du Sénat américain après que le Capitole a été envahi par une foule lors d'une session conjointe du Congrès, le 6 janvier 2021, à Washington, DC.

Le sentiment de masse est essentiel à la vie politique. Cependant, suite à son utilisation par les régimes fascistes et communistes violents du XXe siècle, les partis libéraux-démocrates d'Europe et des États-Unis se sont de plus en plus détournés de la politique émotionnelle.

À la place, ils ont adopté les performances dignes d'une classe dirigeante d'élite faisant preuve d'une compétence commerciale. Depuis les années 1980, cette anesthésie de la politique libérale est allée de pair avec l'ascension du "libre marché" en tant qu'idéologie dominante, avec son affaiblissement de l'État par la privatisation, l'intensification des inégalités économiques et le démantèlement d'une vision publique collective d'un avenir commun.

Alors que les politiciens d'extrême droite gagnent du pouvoir aux États-Unis et dans le monde entier, et que les sondages suggèrent que la course entre Donald Trump et Kamala Harris reste un match nul, nous récoltons les conséquences de ce libéralisme désenchanté et désenchanteur. Non seulement son personnel politique peu inspirants refuse de tirer parti du sentiment de masse en faveur de politiques progressistes, mais il condamne aussi fréquemment l'affect collectif et l'attrait populaire associé comme étant intrinsèquement de droite, ce qui les rend disponibles pour une manipulation incontestée par des démagogues proto-fascistes.

Prenons l'exemple d'Hillary Clinton qui a qualifié les partisans de Trump de "panier de déplorables" dont l'irrationalité, le mécontentement et la colère ne méritaient pas d'être pris en compte, ou qui a critiqué Bernie Sanders en le qualifiant de populiste trompé parce qu'il pensait le contraire. Nous pouvons voir une approche similaire dans les efforts de nombreux intellectuels publics libéraux de premier plan ayant des liens étroits avec la direction du Parti démocrate aujourd'hui, comme les historiens Heather Cox Richardson et Timothy Snyder, qui tentent de contrer la menace du fascisme qu'ils associent à Trump en posant des questions telles que "Que pouvons-nous faire pour créer un présent plus raisonnable ?"

Malgré leur désir de croire le contraire, les libéraux sont loin d'être les rationalistes qu'ils s'imaginent souvent être. Des déclarations banales comme celle de Clinton sont imprégnées d'agressivité alors même qu'ils la désavouent, et dirigent une condescendance intensément moralisatrice qui confine à la haine envers ceux qui sont qualifiés d'agents de la déraison (par exemple, les partisans de Trump, les Palestiniens et les étudiants protestataires, les "gauchistes radicaux", etc.)

Mais le problème politique auquel nous sommes confrontés n'est pas l'irrationalité ; c'est ce que nous faisons - ou ne faisons pas - avec l'énergie qui la sous-tend. Si les libéraux continuent de désavouer, d'écarter ou simplement d'utiliser la force de la déraison et des sentiments pour vilipender les opposants politiques de droite et les critiques de gauche en tentant de s'accrocher au statu quo néolibéral de l'inégalité extrême et de l'impérialisme violent, alors ils continueront à miner la démocratie de l'intérieur et à alimenter l'attrait des alternatives autoritaires.

Les partisans des idéaux progressistes doivent au contraire prendre au sérieux la réalité de l'agression, du racisme

et du sadomasochisme en tant que sentiments politiques durables, y compris dans leurs propres rangs, qui nécessitent une réparation politique constructive. Pour élaborer une politique libérale ou de gauche efficace, nous devons cesser d'exiger vainement que les gens soient plus raisonnables et admettre la réalité persistante des tendances humaines destructrices qui se manifestent non seulement autour de Trump, mais aussi dans d'innombrables contextes tout au long de l'histoire

La tâche politique fondamentale dont dépend la démocratie est la création de structures capables de transformer l'irrationalité et les sentiments de masse en alliés du bien commun plutôt qu'en ennemis. Pour ce faire, nous devons dépasser les libéralismes limpides qui font appel à la civilité, à la vertu personnelle et au seul discours rationnel. Nous devons également dépasser les marxistes naïfs qui ignorent les sources d'agression et de solidarité autres que les relations de propriété. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une politique orientée vers un travail continu de réorientation des pulsions - c'est-à-dire une politique qui détourne les pulsions humaines inconscientes de la violence et les oriente vers des projets collectifs constructifs, plutôt que d'agir comme s'il suffisait de les souhaiter pour qu'elles disparaissent.

La politique de la sublimation

Parallèlement à sa "découverte" de l'inconscient, la notion de pulsion de mort de Sigmund Freud a apporté une contribution essentielle à la théorie politique. Le concept de pulsion postule une pression psychique vers la destruction et la stase (c'est-à-dire l'élimination de la tension) qui propulse chaque être humain. La pulsion n'est pas un instinct biologique mais plutôt, comme l'a dit Freud, un concept limite à "la frontière entre le mental et le somatique [...] la demande de travail faite à l'esprit en conséquence de son lien avec le corps".

Freud a observé que pour protéger le moi des expressions autodestructrices de la pulsion de mort, la psyché tourne son énergie vers l'extérieur et la transforme en agression. Cependant, Freud a noté que l'énergie pulsionnelle peut également être sublimée - c'est-à-dire transformée inconsciemment - d'une multitude d'autres façons. Comme l'écrit Anna Kornbluh, malgré son nom trompeur, "la pulsion de mort n'est pas un programme" avec une fin prédéterminée et, selon Joan Copjec, "la sublimation n'est pas quelque chose qui arrive à la pulsion dans des circonstances particulières ; c'est le destin propre de la pulsion". Par exemple, la trajectoire de la pulsion vers l'effacement de l'existence individuelle ou la violence contre les autres peut, dans de bonnes conditions, être orientée vers des pratiques de solidarité, de beauté et de créativité.

Tel est le paradoxe de la pulsion de mort : elle est à la fois antithétique à la vie et en même temps - par sa mobilisation à travers la création artistique, l'amour, le sexe, la prise en charge, et ainsi de suite - elle est aussi la source de la force énergétique et du désir motivant de la vie. Comme Jacques Lacan l'a caractérisé, la pulsion de mort est "la volonté de créer à partir de zéro, de recommencer". "Nous ne pouvons pas nous contenter de maîtriser la pulsion de mort, nous devons lui fournir d'autres moyens d'expression productifs.

Un peu plus d'un siècle après l'élaboration par Freud de la pulsion de mort dans *Au-delà du principe de plaisir* (et 172 ans après *Le dix-huitième brumaire de Louis Bonaparte*, dans lequel Karl Marx s'efforce d'expliquer l'irrationalité réactionnaire autodestructrice de la paysannerie française), de nombreux libéraux et gauchistes résistent encore à affronter la vérité que l'histoire a maintes fois mise à nu : la compulsion à la répétition destructrice est une force fondamentale non seulement de la vie psychique, mais aussi de la vie politique. La persistance de l'attachement humain à la haine de l'autre sexuel et racial, à la guerre et à la xénophobie, à la violence policière et carcérale, par exemple, sont des expressions symptomatiques de cette vérité sous-jacente.

Bien qu'il soit ancré dans un certain réalisme fataliste, le concept de pulsion de mort de Freud ne diminue pas l'importance de la lutte politique ni de la contingence historique. Au contraire, l'attention qu'il porte à la pulsion de mort coïncide avec une priorité croissante accordée à la réparation politique des dynamiques psychiques qu'il rencontre chez ses patients. Dès ses premiers écrits sur l'hystérie, Freud avait compris que les maux de ses patients étaient en grande partie symptomatiques de normes culturelles répressives. Mais après la Première Guerre mondiale, il a de plus en plus affirmé que les structures de droit, de culture, de formation de groupes et de gouvernement qui étouffent la société devaient être traitées non seulement sur le divan, mais aussi au niveau de ce qu'il appelait la "civilisation".

Freud a publié *Malaise dans la civilisation* en 1930, alors que le nazisme avait déjà commencé son ascension. Ses préoccupations dans ce livre, qu'il réitère dans ses lettres de 1932 avec Albert Einstein publiées sous le titre *Pourquoi la guerre*, portent sur la nécessité d'une gestion politique des pulsions destructrices de l'homme. Constatant l'impossibilité de les éradiquer, Freud souligne l'importance des projets collectifs qui peuvent continuellement détourner la pulsion de violence mortifère vers des formes sublimatoires d'invention de vie. La tâche d'une gouvernance efficace est d'encourager de tels projets.

Le but de la psychanalyse - tant dans ses applications cliniques individuelles que politiques collectives - n'est pas le triomphe. Elle n'a pas pour but de vaincre un ennemi ni de guérir quelqu'un de son identité. Au contraire, elle poursuit la tâche de réorienter la pulsion de telle sorte que nous puissions apprendre à vivre ensemble, à aimer, à créer et à jouir tout en minimisant la violence contre nous-mêmes et contre les autres. Freud a fait remarquer que cet objectif ne peut être atteint par des institutions répressives ou par la loi et l'ordre punitifs. Il ne peut pas non plus être atteint en dirigeant simplement l'agression vers un ennemi ou un opposant politique. Toutes ces stratégies risquent d'intensifier les sublimations négatives de la pulsion de mort et, au mieux, de retarder le retour en boomerang de sa violence.

Nous ne pouvons pas nous contenter de maîtriser la pulsion, nous devons lui fournir d'autres moyens d'expression productifs. Parce que la politique libérale contemporaine refuse d'assumer cette obligation politique fondamentale, son insistance sur la seule raisonnable soutient une stratégie de gouvernement qui ne fait qu'embouteiller l'effervescence destructrice et aggraver son éventuelle expression explosive.

C'est la pulsion interne de chacun d'entre nous, et non la montée d'un quelconque leader fasciste, qui constitue la plus grande menace pour la démocratie. Mais à travers ses transformations perpétuelles - en particulier celles qui mobilisent la puissance des sentiments collectifs irrationnels - elle est aussi notre plus grande ressource pour forger des projets communs permettant de vivre ensemble.

Vers une grandeur progressiste

Il est difficile de rivaliser avec le sentiment intense de satisfaction pulsionnelle que procurent la guerre contre un ennemi supposé, la violence contre des opposants politiques, la violation provocante de la loi, le décisionnisme souverain ou la proximité de la mort - si intense qu'il peut nous émouvoir même par procuration (et souvent inconsciemment) à travers un écran ou par l'intermédiaire d'un homme fort de la scène politique. Des exemples littéraires classiques aux films populaires en passant par les rituels militaires et les jeux vidéo violents, nous connaissons bien les séductions de la destruction meurtrière qui ressortent dans un monde social desséché et dépourvu de charge charismatique plus positive.

C'est dans ce contexte que Trump s'est servi du racisme rampant, de la xénophobie, de la misogynie et de l'homophobie pour exciter de larges pans d'un public américain affamé d'esthétique et souffrant de niveaux historiques d'isolement social, d'aliénation, de nihilisme, de désespoir, d'overdoses et de suicides.

Tenter de contrer la résonance généralisée de Trump au niveau de l'agression primaire en faisant simplement appel à la modération et au respect du statu quo, comme les campagnes de Joe Biden et maintenant de Kamala Harris ont tenté de le faire jusqu'à présent, n'est pas susceptible de faire basculer les segments mécontents de l'électorat. Pour véritablement vaincre Trump et la violence qu'il représente, le Parti démocrate devrait plutôt organiser une campagne capable de se connecter avec les électeurs de tous bords sur le même plan de charge irrationnelle que Trump - et de canaliser cette énergie vers des objectifs démocratiques constructifs, plutôt que vers des objectifs autoritaires destructeurs. Pour qu'une telle stratégie soit durable, cette énergie doit être associée à des visions et des actions politiques matériellement significatives.

Les démocrates ont déjà fait cela auparavant. Après que la Grande Dépression ait provoqué un mécontentement généralisé qui aurait pu facilement entraîner le pays dans une spirale de droite, comme cela s'était produit parallèlement en Allemagne, le New Deal américain a eu recours à des initiatives d'emploi public et de travaux publics à grande échelle qui ont directement relié des millions de personnes à des opportunités financières, à des rôles significatifs leur permettant de prendre soin de leurs voisins et de leurs communautés, et à un sens de l'objectif commun au sein du Civilian Conservation Corps, de la Works Progress Administration, de la Civil Works Administration, et d'autres efforts collectifs.

"Engourdis et désaffectés, les Américains ont désespérément besoin de ressentir quelque chose, de croire quelqu'un et de se rallier à une cause".

Un grand nombre des projets publics les plus ambitieux et les plus grandioses de l'histoire de la nation ont été entrepris à cette époque. Ils ont fourni une grande partie de l'infrastructure physique dont nous dépendons encore et, ce qui n'est pas moins important, ils ont généré un élan vital pour le moral grâce à des visions inspirantes d'un avenir commun dans lequel des millions de personnes ont déversé leur énergie, leur talent artistique, leur foi et leur travail.

Au cœur du succès du New Deal se trouve l'accent mis sur la beauté, l'attention portée aux autres et l'échelle, autant d'éléments qui ont alimenté son attrait de masse et ses effets subjectifs à un niveau dépassant la seule raison ou la seule matérialité. Il s'agissait autant d'un projet esthétique collectif - c'est-à-dire d'une entreprise visant à créer un sentiment partagé de communauté et de possibilité d'invention - que d'un programme économique ou d'infrastructure. En conséquence, le New Deal a eu pour effet d'éclipser une alternative réactionnaire qui aurait pu, au contraire, canaliser le désir des gens de croire en quelque chose et de ressentir quelque chose en une rancœur et une haine de masse.

À quoi pourraient ressembler des projets publics de ce type aujourd'hui ? Dans une période caractérisée par le désespoir généralisé, l'isolement social, la violence et les obstacles aux soins, il existe de nombreuses possibilités d'exploiter le pouvoir de la beauté, de la communauté et de la soif de sentiments et de croyances à des fins progressistes. Dans un contexte où les systèmes de santé publique et de soins de santé, définis par l'exploitation et l'exclusion, sont d'une médiocrité abyssale, un programme de création d'un programme de travailleurs sociaux communautaires comme pièce maîtresse d'un nouveau système de santé national organisé autour de soins réciproques et participatifs pourrait être un moyen d'y parvenir. Dans un contexte de profondes inégalités de richesse et d'opportunités, des programmes audacieux d'annulation de la dette étudiante et médicale, de droit au logement et de revenu de base universel pourraient également contribuer à galvaniser les jeunes désillusionnés et ceux qui sont actuellement attirés par Trump. Nous pourrions également envisager des investissements publics massifs dans la culture et les arts au niveau des quartiers, ou le rajeunissement des systèmes d'éducation publique américains, soutenus par des universités gratuites et des possibilités d'apprentissage tout au long de la vie pour tous.

Pour utiliser efficacement ces politiques, il est essentiel de comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de programmes

économiques ou techniques ; ce sont des moyens d'inciter, d'inculquer et de concrétiser une vision inspirante d'une société dans laquelle chacun peut libérer son potentiel unique et participer activement. Ils permettraient de s'éloigner des platitudes vides et d'embrasser sincèrement une rhétorique populiste progressiste - le genre de rhétorique qui excite les gens et déconcerte les politiciens démocrates plus dévoués à l'ordre social existant qu'à une justice ou une démocratie véritables - soutenue par des plans matériels significatifs pour lui donner des jambes.

Plusieurs plates-formes politiques progressistes existantes ont le potentiel de provoquer un effet de masse et de l'utiliser de manière constructive, mais elles restent négligées et souvent supprimées par le parti démocrate, y compris par la campagne de M. Harris qui a soigneusement évité de s'aligner sur un programme politique substantiel. L'attrait du Green New Deal, de Medicare for All, du People's Response Act pour construire des systèmes de sécurité et de santé mentale non policiers, d'un impôt sur la fortune des ultrariches ou de l'effacement de la dette étudiante, par exemple, repose en grande partie non seulement sur leurs justifications économiques et éthiques, mais aussi sur leur potentiel en tant que projets audacieux et ambitieux pour exciter les sentiments de masse et les orienter vers une communauté de soutien plutôt que vers une division destructrice.

Outre ces politiques clés, l'occasion manquée la plus flagrante pour la campagne Harris réside dans son refus de s'aligner sur un mouvement anti-guerre profondément chargé sur le plan affectif, dirigé par des jeunes et fondé sur des principes éthiques. Les millions d'Américains qui protestent contre la participation et le soutien des États-Unis à la destruction génocidaire de Gaza par Israël et aux bombardements généralisés de civils au Liban se rallieraient volontiers à Mme Harris si elle s'engageait à respecter l'obligation légale de mettre fin au soutien des États-Unis aux crimes de guerre et d'appliquer un embargo sur les armes à destination d'Israël. En retour, l'afflux de sympathisants qui en résulterait relancerait puissamment la campagne de Mme Harris qui, à l'heure actuelle, n'a guère de vision ou d'objectif autre que l'opposition à Trump.

Le travail affectif vital que les politiques progressistes peuvent accomplir n'a rien à voir avec les effets de massification et d'homogénéisation du fascisme ; il tourne plutôt autour de la beauté de notre pouvoir collectif de prendre soin de chaque individu singulier parmi nous et de fournir à chacun d'entre nous les ressources nécessaires à la réalisation de son propre potentiel unique. Ce n'est qu'avec des projets collectifs visionnaires que nous pourrions répondre au mécontentement et à la désillusion que Trump nourrit de divisions et de fausses promesses.

Engourdis et désaffectés, les Américains ont désespérément besoin de ressentir quelque chose, de croire quelqu'un et de se rallier à une cause. Trump et les Républicains comblent ce vide par la colère, la haine de la différence et les fantasmes sadiques de faire du mal à une liste d'ennemis qui ne cesse de s'allonger. Pour ceux qui cherchent à protéger la possibilité d'une démocratie et d'une société organisée autour de ses idéaux, nous devons fournir une véritable alternative, avant qu'il ne soit trop tard.